

# Portraits nouveaux de Charles Dickens

*un texte d'André Maurois*

« Portraits nouveaux de Charles Dickens », *La Revue de Paris*, année 41, no 6, 15 novembre 1934, p. 289-301.



L'histoire est changeante et le passé, bien que mort, se transforme encore en nos esprits. Clémence Dane, dans *Légende*, a montré les retouches que chaque témoin nouveau apporte au visage d'un être disparu. Des documents retrouvés par un érudit américain ont durci celui de Shelley. La légende de Charles Dickens a beaucoup évolué depuis quelques années. Des lettres, qui jusqu'alors étaient restées inédites, ont été publiées. Des critiques, des romanciers et des biographes ont peint le caractère de Dickens sous un aspect assez déplaisant. Ils l'ont montré vaniteux, injuste, et même, ce qui eût été grave pour le créateur de Pecksniff, hypocrite. Je crois qu'ils se trompent. Non que Dickens

ait été un ange ; nous portons tous la marque de la bête et les saints n'écrivent pas de romans ; tout au plus en inspirent-ils. Mais les livres de Dickens prouvent une sensibilité trop vive pour qu'on puisse lui attribuer avec vraisemblance des sentiments cruels ou bas.

La cause principale de la méchanceté a toujours été le manque d'imagination et c'était là un mal dont ne souffrait certes pas Dickens. Il était, comme beaucoup de grands artistes, nerveux et impatient. Son enfance avait été malheureuse ; son adolescence avait commencé par une déception amoureuse ; son mariage avait été un échec. C'en est assez pour expliquer des actes ou des attitudes sentimentales que le moraliste abstrait condamnerait, mais que le confesseur absoudrait. Il n'y a, pour un écrivain, nulle hypocrisie à railler des travers auxquels lui-même succombe parfois. Flaubert se moque amèrement, dans *Madame Bovary*, d'un incurable romantisme qui était sa propre maladie ; Molière peignait en Alceste sa propre jalousie et Meredith, dans *Evan Harrington*, arrivait à vaincre son propre snobisme. En de tels aveux déguisés, je ne vois nul sujet de blâme, mais au contraire un courage que j'admire. Le cas de Dickens m'a toujours paru assez proche de ceux-là et les lettres que l'on vient de publier ne font que confirmer ce jugement. Mais peut-être y a-t-il intérêt, après avoir lu réquisitoire et plaidoyer, à indiquer au lecteur français l'état présent du problème

Dickens.

## I

De l'enfance il faut retenir, pour la formation de ce caractère, quelques traits importants : médiocrité extrême de la mère, gentillesse et redoutable légèreté du père, sentiment de supériorité du fils. À neuf ans, le petit Dickens jugeait et dominait sa famille. D'où un naturel et précoce orgueil. Cet adolescent sera vite autoritaire, prompt à critiquer, habile à commander. Le lecteur se souvient de M. Micawber, de sa ruine, de ses séjours à la prison pour dettes. C'est l'histoire du père de Dickens ; elle explique, chez le romancier, cette douloureuse susceptibilité que montrent si souvent les « humiliés et offensés ». Dickens est un bourgeois, fils de petits bourgeois, en un temps de triomphe de la bourgeoisie. Il aura les qualités et les défauts de cette classe : respect de la fortune, désir de l'acquérir, profonde amertume quand la folie de son père le force à changer de caste et à devenir, pour un temps assez court, un jeune prolétaire. À Dickens plus tard on reprochera souvent son goût pour l'argent, son âpreté dans les contrats, ses rapports difficiles avec les éditeurs. Sans doute faut-il chercher l'origine de tels travers dans une adolescence difficile. Qui a connu la

misère craindra longtemps la ruine, en fût-il mieux abrité qu'aucun homme.

Dans les mémoires de sir Henry Dickens, fils de l'écrivain, qui viennent d'être publiés, on trouve le récit d'une curieuse scène. Elle se passa pendant une nuit de Noël, celle qui précéda la mort de Dickens. Déjà souffrant, il était couché sur un sofa et jouait avec ses enfants à ce jeu qui consiste à lier les uns aux autres des mots qui n'ont d'autre rapport entre eux que leur dernière et première syllabe. Quand vint le tour de Dickens, il dit avec un étrange clignement d'œil et une curieuse hésitation de la voix : *Warren's Blacking, 30, Strand...* Ses enfants ne comprirent pas, mais le ton attira leur attention. Ils ne savaient rien à ce moment de la dure enfance de leur père. Quand parut, après la mort de celui-ci, la biographie de Forster, ils apprirent que les mots qu'il avait prononcés avec tant de peine, mais sans pouvoir s'en empêcher, formaient l'adresse de la fabrique de cirage où, enfant, il avait gagné la vie des siens pendant que son père était en prison.

Certains biographes de Dickens se sont étonnés de ses réticences au sujet de cette période de sa vie et ont jugé que c'était faire preuve d'une vanité assez méprisable que d'en avoir tellement souffert. À coup sûr, ces critiques n'ont jamais subi eux-mêmes de telles humiliations enfantines. Il est très beau d'être un sage

lorsqu'on a, au cours d'une longue vie, formé douloureusement sa propre sagesse, mais il est fort sot d'exiger d'un enfant une sagesse spontanée. Quand en outre cet enfant a souffert, comme ce fut le cas de Dickens, d'un changement de caste, l'indifférence chez lui serait surhumaine.

On a reproché aussi à Dickens de s'être servi, dans *David Copperfield*, du caractère de son père, dans Mrs. Nickleby de celui de sa mère et, en plusieurs autres de ses œuvres, des ridicules de ses amis. Quel étrange grief ! Il est rare qu'un artiste choisisse, par un acte de volonté libre, les personnages qu'il peindra. Il n'est tenté de décrire que les êtres qui ont éveillé en lui des sentiments forts. Il y a beaucoup de chances pour que ces êtres soient ceux avec lesquels il a vécu, et en particulier ceux de sa famille. Si l'on voulait faire grief à Dickens du choix de ses personnages, combien ne faudrait-il pas être plus sévère pour Stendhal ? Stendhal divisait l'humanité en un certain nombre de classes ; pour chaque classe il avait choisi un prototype et ces prototypes étaient empruntés à l'histoire de sa propre enfance. Son père était, avec son précepteur l'abbé Raillane, le prototype de la classe des « coquins » ; une de ses tantes servait de modèle aux belles âmes à l'espagnole ; son oncle Romain Gagnon était le prototype de la classe des don Juan. Balzac a souvent pris des personnages qui avaient joué dans sa vie un

grand rôle, pour les transformer en héros ou en héroïnes de roman. Toutes ses maîtresses : madame de Berny, la duchesse de Castries, madame Hanska, lui ont successivement servi de modèles. D.-H. Lawrence a fait, dans *Amants et fils*, un portrait de son père infiniment plus cruel que celui de M. Micawber. Il n'y a sur ce point ni à condamner, ni à louer Dickens, mais à constater un phénomène général. Point d'art sans modèles.

## II

Il nous manque un trait encore pour compléter le bilan de cette adolescence. Rien ne marque plus profondément un homme que son premier amour. La mère, la première femme aimée, voilà les éléments essentiels dont chaque artiste compose son image de la femme. Dans le cas de Dickens, la mère était incohérente et sotte ; qu'avait été la première jeune fille ?

Il l'avait connue à dix-huit ans, en de petites réunions amicales où l'on jouait la comédie. L'une des jeunes filles qui prenaient part à ces réunions, Maria Beadnell, était la fille de banquiers de Lombard Street, bourgeois plus riches et probablement plus distingués

que les Dickens. Les Beadnell n'eussent jamais accepté de prendre pour gendre un garçon sans fortune, sans position stable, et dont le père avait l'habitude bien connue de disparaître dès que les créanciers criaient un peu fort. Maria elle-même ne pensa sans doute jamais à un mariage, mais elle était coquette et Dickens le plus brillant des jeunes hommes de sa « bande » ; elle lui permit de flirter avec elle. Lui la prit au sérieux. Nous trouvons dans *David Copperfield* la trace de ses sentiments : « En un moment tout fut accompli. J'étais devenu un captif et un esclave. J'aimais Dora jusqu'à la folie. Elle était pour moi plus qu'humaine ; elle était une fée, un sylphe. Je ne sais pas ce qu'elle était, quelque chose que personne n'avait jamais vu et tout ce que chacun avait toujours désiré. »

Il semble que les parents de Maria aient fait bon accueil à Dickens ; sans doute savaient-ils leur fille assez raisonnable pour arrêter le jeu à temps. Ils ne se trompaient pas. Elle alla passer quelques mois à Paris ; quand elle revint, Dickens apprit que ses visites n'étaient plus souhaitées. Il venait de travailler comme un damné pour mériter de la conquérir. Il fut très malheureux, sollicita une entrevue, l'obtint, et alla jusqu'à humilier son orgueil, mais il ne put éviter une rupture.

Ainsi, comme Byron, il avait, dès le début de la vie,

souffert de la coquetterie et des caprices d'une femme. L'effet ne fut cependant pas le même que sur Byron. Celui-ci, rejeté, à cause de son infirmité, par Mary-Ann Chaworth, devint un don Juan et fit payer par toutes les autres femmes la cruauté de la première. Dickens ne fut jamais un don Juan (il n'avait pas, comme Byron, le sentiment de ce qu'il devait à un sang noble et diabolique), mais comme Byron, déçu par les femmes réelles, il rêva toujours d'une Sylphide. Rien de plus dangereux pour un bonheur conjugal qu'une telle maîtresse imaginaire. Le désespoir de trouver la réalité si inférieure au rêve, crée des hommes impatientes, qui parfois semblent durs à l'égard des femmes avec lesquels ils vivent parce qu'ils s'attachent, avec une tendresse infinie et vaine, à des femmes inaccessibles, à celles qui ont disparu ou à celles qui n'ont jamais existé.

De Maria Beadnell, Dickens fit la Dora de *David Copperfield* ; c'était ce qu'il en pouvait faire de mieux. Elle épousa un homme d'affaires qui se nommait Henry Winter et, pendant plus de vingt ans, elle disparut de la vie de Dickens. Mais le caractère de celui-ci eût été bien différent si elle ne l'avait pas, dès l'adolescence, fait douter de l'amour.

### III

Sur le mariage de Dickens, on vient de publier une collection de lettres inédites. Au moment où Dickens, jeune reporter, avait collaboré au *Morning Chronicle*, l'un des rédacteurs les plus importants du journal, Hogarth, l'avait invité à venir chez lui. Hogarth avait trois filles : l'aînée, Catherine, était âgée de vingt ans ; la seconde, Mary, de seize ans ; la troisième, Georgina, était une enfant. Dickens se plut beaucoup dans cette famille où on l'admirait. Il retrouva parmi ces jolies personnes les plaisirs que lui avait jadis donnés Maria Beadnell et dont elle l'avait ensuite privé. Deux belles jeunes filles riaient de ses plaisanteries, écoutaient ses vers, ses chansons, ses récits ; comment ne serait-il pas revenu avec plaisir ? Était-il amoureux ? Oui, comme peut l'être un homme de son âge dont le premier amour a été un échec, c'est-à-dire amoureux de toutes les femmes, désireux de conquérir pour se rassurer, un peu autoritaire, un peu méfiant.

À Catherine, il écrivait : *My dearest life... Dearest mouse... Dearest pig...* ; il lui envoyait des baisers que mesuraient des chiffres suivis d'une quantité astronomique de zéros ; il la conseillait sur ses lectures et il la consultait sur ses maladies ce qui est, chez un

jeune homme, un double signe d'intentions matrimoniales. Mais les fiançailles furent orageuses. Dickens était d'autant plus exigeant et d'autant plus sévère pour les caprices de Catherine qu'il avait connu ceux de Maria. Obsédé par l'image de la femme idéale, il catéchisait volontiers la femme vivante.

Les querelles des fiancés, qui nous sont révélées par les nouvelles lettres, semblent avoir été légères. Elles évoquent une jeune fille capricieuse, des froideurs inexplicables, et un jeune homme trop sensible qui, de la moindre humeur de femme, tire un incident dramatique. La jeunesse et le désir avaient d'ailleurs fait oublier les différences de caractères et de goûts, et le mariage avait été célébré le 2 avril 1836. Tout de suite la belle-sœur de seize ans, Mary Hogarth, était venue faire de fréquents séjours chez les Dickens. On a beaucoup dit que, très vite, il avait découvert que c'était elle qu'il aimait. Ce qui est certain, c'est qu'il eut pour elle un tendre attachement, c'est aussi que la présence d'une vierge dans la maison d'un jeune couple est toujours un danger, parce que la vierge demeure spirituellement plus près de l'homme et qu'elle offre, à côté des misères et des humeurs de la grossesse, le spectacle d'une sérénité délicieuse. Mais Mary Hogarth dut jouer dans l'esprit de son beau-frère un rôle d'autant plus beau et durable qu'elle mourut toute jeune et sans que son image eût été gâtée par la vie. Quelques mois après

le mariage, en mai 1837, un soir, en revenant du théâtre où ils étaient allés tous trois, la jeune fille fut prise d'un curieux et inexplicable malaise et, après quelques heures, succomba.

Elle fut plus dangereuse, pour le ménage de Dickens, morte que vivante. Éternellement absente, elle eut l'inattaquable prestige de l'absence. Il se servit d'elle pour peindre ses personnages les plus touchants, comme la petite Nell. Il ne cessa de penser à elle et de l'imaginer comme une créature divine à laquelle les femmes vivantes devaient toujours être impuissantes à ressembler.

Que fut Catherine (ou Kate) Dickens ? Nous le savons assez mal. Les témoins nous décrivent une petite femme à peine jolie, aux yeux bleus endormis, nez retroussé, menton fuyant des êtres sans volonté. À travers les lettres on entrevoit une personne un peu maladroite, un peu ridicule et, semble-t-il, assez incapable de veiller sur elle-même et sur les siens. Sans cesse Dickens lui recommande de ne pas trop négliger les enfants. Sa sœur Georgina devait écrire plus tard : « Par un malheur en quelque sorte constitutionnel et une naturelle incapacité, ma sœur rejeta toujours, dès leur naissance, le soin de ses enfants sur d'autres. » Quand l'un des enfants est gravement malade, la lettre que Dickens écrit à sa femme sur ce sujet est loin d'être

celle d'un père à une mère normale. Le ton est celui que l'on prendrait pour parler à une fillette neurasthénique, incapable de supporter la réalité. Tout montre que Catherine Dickens fut, dans la vie de son mari, une charge plutôt qu'un appui. Au début, il la supporta avec bonne humeur parce qu'il était jeune, parce qu'elle était fraîche, puis, quand il vieillit, quand sa santé devint moins bonne, ses nerfs plus sensibles, son travail plus difficile, l'amusement avec lequel il l'avait d'abord regardée vivre dut se transformer en irritation.

#### IV

Il vécut pourtant avec elle vingt-deux ans et il en eut dix enfants. Sur la rupture finale, qui survint en 1858, les bruits les plus étranges ont couru. Les uns ont dit que Dickens avait retrouvé Maria Beadnell, la Dora de ses dix-huit ans. Il est vrai qu'il l'avait retrouvée, ou plus exactement qu'elle l'avait recherché, comme il arrive assez souvent quand l'homme rejeté à vingt ans devient célèbre à cinquante, comme il était arrivé beaucoup plus vite dans le cas de Byron et de Mary Chaworth, comme il était arrivé beaucoup plus tard dans le cas de Goethe et de Lotte Buff. Et presque toujours aussi l'homme, en pareil cas, est touché ; une ancienne blessure d'amour-propre se trouve pansée et le

soulagement qui en résulte le dispose à l'indulgence.

Donc Maria avait écrit à Dickens, après vingt-deux ans, et il avait répondu : « Vous appartenez tellement aux jours où les qualités qui m'ont fait le plus de bien grandissaient dans mon cœur enfantin que je ne puis vous répondre légèrement. Les associations que ma mémoire a formées avec votre nom rendent votre lettre plus... – je cherche en vain le mot – enfin lui donnent plus d'importance pour moi que n'en aurait une telle lettre venue de qui que ce soit d'autre. » Il fut si vivement excité par ce renouveau de correspondance qu'étant parti pour Paris, il écrivit deux fois en une semaine à Maria. Il souhaitait qu'elle dît à sa petite fille qu'il avait aimé sa mère avec la plus extraordinaire ardeur, quand il était un petit garçon. « Je n'ai jamais été depuis ce temps-là un homme aussi *bien* que je l'étais lorsque vous me rendiez si affreusement malheureux. Non, je n'ai plus été moitié aussi bon depuis... » Naturellement il lui demandait si elle avait lu le portrait de Dora et si elle y avait reconnu des traits d'elle : « Les gens me disaient combien tout cela était joli et plein d'imagination, et combien je dominais dans ce livre les petites amours absurdes des très jeunes hommes et femmes. Ils ne se doutaient guère des raisons que j'avais de savoir que tout cela était vrai. »

De toutes ces phrases, la plus curieuse est celle-ci :

« Je n'ai jamais été un homme aussi *bien* depuis ce jour. » C'était probablement exact, et Kate Dickens avait dû plusieurs fois payer pour les caprices de Maria Beadnell. Mais ce serait pure folie que de rendre Maria responsable de la rupture entre Dickens et sa femme. Il avait souhaité la revoir « en parfaite innocence et bonne foi » et la revoir seule. Elle y consentit ; il la revit ; elle était devenue une femme mûre et grasse qui ne ressemblait plus du tout à la Dora de *David Copperfield*. Dickens fut extrêmement désappointé, mais, comme à un romancier tout peut servir, le désappointement fut bientôt utilisé et nous lisons dans la *Petite Dorrit* la scène où Arthur Clennam rencontre, après vingt ans, la femme qu'il aimait jadis et qui, d'après le roman, se nomme Flora.

« Dans sa jeunesse il avait ardemment aimé cette femme, et il avait entassé sur elle toutes les richesses de son affection et de son imagination... Depuis ce temps mémorable, il avait conservé cette vieille passion de son passé inchangée, dans le même lieu sacré. » Mais Flora s'est beaucoup alourdie et le choc est pénible : « Flora, qui avait toujours été grande, était aussi devenue grosse et essoufflée ; mais ce n'était rien. Flora, qu'il avait laissée un lys, était devenue une pivoine ; mais ce n'était rien, Flora, qui lui avait paru une enchantresse en tout ce qu'elle disait et pensait, était bavarde et stupide ; c'était beaucoup. Flora, qui

avait été une enfant gâtée bien des années auparavant, était décidée à redevenir une enfant gâtée ; cela, c'était le dernier coup. » Et quand Flora parle, cela est pire encore : elle bavarde, elle dit mille sottises. « Est-il possible, se demande Clennam, qu'elle ait été ainsi jadis ? Est-il possible que cette incroyable volubilité ait fait partie du charme fascinant qui m'avait alors captivé ? »

Il est hors de doute que ce passage de la *Petite Dorrit* est entièrement inspiré par la rencontre avec Maria Beadnell vieillie. M. Stephen Leacock, dans sa *Vie de Dickens*, se montre vertueusement indigné par l'épisode et plaint la pauvre Mrs. Winter qui, sans aucun doute, lut le livre et connut l'impression qu'elle avait produite. J'avoue trouver cette indignation bien excessive. D'abord nous savons que Mrs. Winter resta, malgré la publication de la *Petite Dorrit*, l'amie de Dickens. Il est possible que la scène ait été assez transposée pour ne pas lui donner offense ; il est possible aussi que Maria ait été assez intelligente pour comprendre que tout roman est interprétation et non transcription littérale de la réalité. Que le choc éprouvé en retrouvant Maria Beadnell sous l'aspect d'une matrone empâtée ait été le point de départ de cette scène, cela est certain, mais que les sentiments d'Arthur Clennam et de Flora aient été fort différents de ceux de Charles Dickens et de Mrs. Winter, cela est probable.

En tout cas, ce ne peut être la rencontre avec cette femme mûre qui mit soudain en danger un ménage de vingt-deux ans. D'autres ont soutenu que Georgina Hogarth, sœur cadette de Mrs. Dickens, avait conquis son beau-frère et fait renvoyer sa sœur. Aucun document ne vient à l'appui de cette hypothèse et l'une des filles de Dickens nous a laissé un témoignage formel, où elle indique combien les enfants ont eu à se louer de leur tante et où elle dit en propres termes que celle-ci n'avait aucune responsabilité dans la rupture. Il est vrai que ce témoignage de la fille peut prouver qu'elle aussi, comme Dickens, préférait Georgina Hogarth à sa propre mère. Le testament de Dickens montre certes que Georgina Hogarth tenait dans son affection la première place. Il lui légua, non seulement une fortune, mais tous ses souvenirs les plus personnels et les plus précieux. Dans le récit que publia Dickens au moment de la rupture, il écrivait : « Mes filles et tous mes enfants (sauf mon fils aîné) continuent à vivre avec moi, en compagnie de leur tante Georgina, pour laquelle ils ont tous l'affection la plus tendre que j'aie jamais vue parmi des enfants et qui a plus de droits à mon amitié, à mon respect et à ma gratitude qu'aucun être au monde. »

Sir Henry Dickens, dans ses *Mémoires*, dit : « Ma tante Georgina a été notre amie la plus chère. Après la mort de mon père, elle, moi et ma sœur Mamie, nous

prîmes une maison ensemble. Dans le carnet de notes que mon père commença en 1855 et où, pour la première fois de sa vie, il prit l'habitude de recueillir des idées pour des romans futurs, il y a une esquisse de personnage qui est applicable à elle : « S'est sacrifiée aux enfants, mais en a été récompensée. Dès sa propre enfance, toujours occupée des enfants de quelqu'un d'autre. – Il arrive ainsi qu'elle ne se marie pas. – Jamais d'enfants elle-même. – Toujours dévouée aux enfants d'une autre. – Ils l'aiment. – Jusqu'à sa mort, elle est entourée de jeunesse et elle meurt très heureuse. » C'est là exactement (continue sir Henry Dickens) tante Georgy telle que je l'ai connue. Elle n'a vécu que pour les enfants ; elle a toujours été aimée par nous tous, et elle est morte parfaitement heureuse, en 1917, à quatre-vingt-dix ans... Mon père, dans son testament, parle d'elle comme « du meilleur ami qu'un homme ait pu avoir ».

Tout cela paraît vraisemblable et il n'est pas nécessaire de supposer, entre Dickens et sa belle-sœur, un amour sensuel. Ce foyer commun, ce commun amour pour une famille nombreuse, cette « efficacité » qui, elle aussi, était commune à Dickens et à Georgina Hogarth, cette vivacité qui s'opposait à la lourde somnolence de Mrs. Dickens, tout cela suffit à expliquer un bonheur de vivre ensemble qui certainement fut vif.

Georgina Hogarth elle-même écrivit à Mrs. Winter (l'ancienne Maria Beadnell) au moment de la séparation : « Je suis convaincue que ce sera le meilleur plan pour le bonheur de tous. Ma sœur et Charles ont été malheureux ensemble pendant des années. Catherine avait souvent exprimé le désir de s'en aller et de vivre ailleurs ; Charles n'avait jamais voulu, à cause des petites filles. »

Troisième hypothèse : Dickens qui, à ce moment, s'était repris d'un goût très vif pour les planches et avait accepté des rôles dans des représentations de charité, se serait, a-t-on dit, épris d'une jeune actrice, Ellen Ternan. Dans un roman qui a été récemment publié sur la vie de Dickens, *This side idolatry*, ce sont ces amours de théâtre qui sont représentées comme ayant été la cause du départ de Mrs. Dickens. C'est contre cette légende que Dickens proteste dans le récit dont nous parlions tout à l'heure, quand il dit : « Deux personnes fort méchantes ont prononcé, à propos de cette séparation, le nom d'une jeune femme pour laquelle j'ai beaucoup d'attachement et de considération. Je ne veux pas répéter son nom ; je l'honore trop. Sur mon âme et sur mon honneur, il n'y a pas sur la terre de créature plus vertueuse ni plus immaculée que cette jeune personne. Je sais qu'elle est innocente et pure, et digne de mes chères filles. D'ailleurs je suis sûr que Mrs. Dickens, ayant reçu de moi cette assurance, doit, elle

aussi, maintenant me croire.» Le mot *maintenant* tendrait à faire penser qu'en effet il y eut un moment où Mrs. Dickens douta de la pureté de telles relations. Il semble bien que, si Dickens aima cette jeune fille, ce qui est possible, cet amour resta platonique et dickensien ; amour pour la Sylphide.

Mais alors pourquoi la rupture ? Nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour le comprendre clairement. On entrevoit, de part et d'autre, une grande lassitude, une constante nervosité, des conflits minuscules mais incessants et pénibles. Les rapports entre les êtres peuvent être expliqués par la fatigue et par l'ennui autant que par la jalousie. M. Strauss, dans sa biographie de Dickens, est, je crois, sur la bonne piste, quand il écrit : « L'histoire des trois années suivantes fut celle d'une poursuite frénétique de la paix de l'esprit à tout prix... La pauvre Kate irritait ses nerfs... Elle avait eu dix enfants. Elle était une femme fatigué et prématurément usée, qui s'intéressait très peu à ses enfants et pas du tout au travail de son mari... C'était une femme placide, affectueuse... mais elle avait tendance à être paresseuse. Quand elle n'était pas enceinte, elle était malade. Elle était parfois bizarre et même un peu plus, et, pour dire la vérité, son mari n'était pas un homme facile à satisfaire. »

## V

D'ailleurs qu'importe ? Le seul point qui soit vraiment intéressant pour le lecteur, c'est l'image qu'il doit se faire de Dickens. Certainement il serait pénible, pour beaucoup de « dickensiens », de penser que l'homme auquel ils ont dû leurs émotions les plus saines, les plus humaines, aurait été lui-même hypocrite et méchant. Mais comment juger la vie privée des héros disparus quand chacun de nous éprouve chaque jour la difficulté de toute vie sentimentale et familiale ? Nous sommes des êtres si complexes. Tantôt nos intentions sont bonnes, tantôt nos passions nous entraînent à des actions que nous regretterons ensuite. Quand faut-il nous juger ? Au moment de l'erreur ou à celui du bienfait ? Pour connaître le vrai Dickens, il eût fallu vivre sa vie, connaître les mouvements les plus secrets de sa sensibilité, les nuances de son irritation. Mais que possédons-nous ? Quelques lettres obscures, quelques articles écrits dans un moment de colère. L'ignorance commande l'abstention.

Ajoutons que l'œuvre commande le respect. Les documents nous laissent peut-être dans le doute sur les qualités réelles de l'homme, mais les romans nous prouvent avec certitude qu'il était digne d'être aimé. Un

écrivain est beaucoup plus lui-même dans ses livres que dans sa vie. Employant presque toute sa force à créer et à soutenir un monde, il lui en reste peu pour agir. D'où son apparente indifférence, sa nervosité devant les obstacles, sa fuite devant les petits ennuis de la vie quotidienne. Goethe évitait les occasions de souffrir ; ce n'était pas qu'il fût lâche, mais il avait besoin de Goethe pour achever *Faust*. Si Dickens préféra Georgina Hogarth à Kate Dickens, ce fut peut-être simplement parce qu'elle savait l'envelopper de cette atmosphère de paix et de silence, où peuvent naître et croître les œuvres d'art.

« Que Dickens ait été vaniteux, écrit Osbert Sitwell, je suis prêt à le croire et même je ne puis me persuader qu'il n'ait pas eu de bonnes raisons pour être vaniteux. D'ailleurs, en dehors même de ces raisons, le créateur de l'humble Uriah Heep devait mépriser la fausse humilité et, par cette création même, avait expliqué son attitude envers celle-ci. Mais que le ton généreux et chaud de ses livres (ton si fort que parfois il va jusqu'à les gâter un peu) soit artificiel et non l'expression de sa nature, qu'il n'ait pas été le personnage courageux, tendre et bon qu'évoquent ses écrits, cela, je ne le croirai jamais. Si les faits de sa vie, tels que nous les connaissons, contredisent l'impression que nous avons formée de première main en lisant son œuvre, alors il est clair pour moi que ces faits, tels qu'on nous les

montre, ne sont plus des faits, mais des illusions mensongères et décevantes. » L'analyse montre que ce jugement instinctif est juste. Les documents nouveaux n'apportent contre Dickens aucune charge qui mérite d'être retenue.

ANDRÉ MAUROIS



**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.